

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection](#)[1855 \(18 mai - 10 novembre\) : Espérer la paix](#)[Item](#)**85. Val-Richer, Lundi 10 septembre 1855, François Guizot à Dorothée de Lieven**

85. Val-Richer, Lundi 10 septembre 1855, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

Les mots clés

[Amis et relations](#), [Armée](#), [France \(1852-1870, Second Empire\)](#), [Guerre de Crimée \(1853-1856\)](#), [Politique \(Italie\)](#), [Révolution](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1855-09-10

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

Cote4300, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 19

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

85 Val Richer, lundi 10 Sept 1855

Je regrette bien que vous ayez froid. Le froid ne vous vaut rien. J'admire toujours notre proverbe. " Le froid est un ennemi dangereux et le chaud un ami

incommode." Il fait frais ici, mais pas trop et avec un soleil superbe. J'en suis particulièrement content ce matin.

Les Broglie viennent déjeuner ici avec deux hôtes qu'ils ont chez eux. Il faut du beau temps, et de la promenade pour passer cinq ou six heures ensemble. Ou bien il faut n'être que deux.

Qu'arriverait-il, s'il arrivait une révolution à Naples et si les Murat remplaçaient les Bourbon ? L'Autriche accepte-t-elle sans coup férir ? Le reste de l'Italie resterait-il tranquille ? Je ne le crois pas ; je crois que ce serait le commencement de la crise Européenne. Mais tout avorte de nos jours, les révolutions comme les gouvernements. Qui sait ? L'événement demeurerait peut-être simplement tout. Tout est possible dans un temps à la fois révolutionnaire et mou. Pourtant je répète que je ne le crois pas.

Le bulletin d'Havas tire de grandes conséquences de l'incendie de votre vaisseau le Marion, et le regarde comme l'avant-coureur de la chute de Sébastopol. Nos bombes atteignent donc partout.

Onze heures

Assassins, ou fous, quelle abominable race aucune révolution ne peut les satisfaire, aucun gouvernement leur échapper. Ce serait à désespérer du genre humain si l'histoire ne nous montrait pas, à d'autres époques, la même odieuse folie, indomptable comme aujourd'hui et réussissant mieux qu'au jourd'hui. Adieu, adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 85. Val-Richer, Lundi 10 septembre 1855, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1855-09-10

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 15/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/6781>

Copier

Informations éditoriales

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 25/06/2024 Dernière modification le 14/01/2026

les dames ou dans la ville casino.
L'Empereur arrive dans la soirée
après elle, a été stupéfait de l'accueil
enthousiaste au théâtre, c'est
alors qu'il a été vu avec lui
racontant le complot de pitié.
L'empereur a eu une audience
de l'Empereur hier matin. Il
n'a pas été question de paix.
ce n'est.

Vint l'après midi parti ce matin.
Maintenant il n'y a rien plus
un seul français. Les trois
semaines vont être abominables.
Je vois être malade d'ennui
au lieu de s'entraîner, ils se
brossent, si ce n'est dans
tout cela.

adieu, adieu. J.

Nat. d'Alger. lundi 10 sept. 1858

Je regrette bien que vous soyez
froid. Le froid ne vous vaut rien. J'admire
toujours notre proverbe: "Le froid est un
ennemi dangereux ou le chaud un ami
incommode". Il fait froid ici, mais par trop,
et avec un soleil superbe. J'en suis parti.
Cultivons nous ce matin, les Bragias
viennent déjeuner ici avec deux hôtes, qu'ils ont
chez eux. Il fait du beau temps et de la
promenade pour passer cinq ou six heures
ensemble. Ou bien il faut être que deux.

J'!
Qu'arriverait-il s'il arrivait une révo-
lution à Naples, et si les Murat rempla-
çaient là le Bourbon? L'Autriche accepté-
rait-elle sans coup férir? Le reste de l'Italie
resterait-elle tranquille? Je ne le crois pas;
je crois que ce serait le commencement de
la crise européenne. Mais tout avorté de
nos jours, les révolutions, comme les gouvernements.

Qui sait? d'ici ne peut. dire
simplement local. Tout est possible dans un temps
à la fois révolutionnaire et mou. Pourtant je
répète que je ne le crois pas.

Le bulletin d'hier, lire de grandes conséquences
de l'incendie de votre vaisseau le Marian, et
le regarde comme devant causer de la chute de
Sébastopol. Nos bombes atteignent donc partout.

ouge rouge

Astairen ou fou, quelle abominable race! aucune
révolution ne peut le satisfaire, aucun gouvernement
leur échapper. Le sort à des milliers de gens
humains de l'histoire ne nous montre pas, à
d'autres époques, la même odieuse folie, indomptable
comme aujourd'hui et réussissant toujours quand
aujourd'hui. Astairen, Astairen

85

Val Richer. Mardi: 10 Sept^r 1855
8 heures.

Voilà donc enfin la tour de
Malakoff et le grand Redan pris. On m'a
fait dire hier de Lézard qu'une dépêche
télégraphique venait de l'annoncer, et nous des
périr comidiable, mais bien compenser par
le succès. Le courrier m'apportera tout à l'heure
la dépêche. La place tombera-t-elle toute entière?
Et si elle tombe, où passera la guerre? Nous
verrons. En tout cas, je suis convaincue que nous
ne sommes pas près de nous reporter.

J'avais hier chez moi un officier d'artillerie
qui arrivait de Sébastopol où il se trouvait malade
de choléra. Il commandait une batterie à la
première grande et malheureuse attaque du 18
Juillet contre Malakoff. À l'heure où il était
hier chez moi nous ne savions pas la prise de
la Tour, mais il y croyait, un peu plutôt ou un
peu plus tard. Il parle très bien de l'armée
russe, officiers et soldats, et assez mal de
l'armée anglaise, mais seulement de soldats; à
son dire, les officiers anglais se conduisent
admirablement. Il est peu d'action sur la